

Victorien Lelong (1866-1933).

Numéro d'inventaire : 1979.24568

Type de document : livre

Éditeur : Association des anciens élèves des écoles des Beaux-Arts de Rouen (Rouen)

Imprimeur : Wolf

Date de création : 1934 (vers)

Inscriptions :

- gravure : photos n&b sur planches hors-texte

Description : Broché. Couverture de carton souple crème, dos muet.

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 210 mm

Notes : Recueil de divers témoignages (dont celui de Jacques-Émile Blanche) sur Victorien Lelong, architecte qui fut directeur de l'École des Beaux-Arts de Rouen en 1899 et qui fonda l'École nationale d'architecture de Rouen en 1904. Exemplaire N° 126 (sur 210 exemplaires tirés sur papier vélin).

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Dessin, peinture, modelage

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 36

Commentaire pagination : + 7 planches hors-texte
ill.

VICTORIEN LELONG

Peu d'hommes nous semblent avoir reçu autant de dons à leur naissance que n'en fut comblé Victorien Lelong. Il faut avoir entretenu un commerce intime avec cet excellent homme pour apprécier, sous ses divers aspects, l'être modeste, discret, d'une infatigable activité, qui, le sourire aux lèvres, se multiplia, s'éparpilla, sans ménager sa santé et oublieux de soi-même, en poursuivant son œuvre personnelle. Celle-ci, qui fut multiple, se confondit peu à peu avec celles dont son altruisme de bon citoyen l'entraînait à se charger.

Ce n'est point à moi de raconter aux Rouennais l'histoire de Lelong. Venu d'une autre région comme Directeur de l'École des Beaux-Arts, il s'assimile sans peine au tempérament de ses nouveaux concitoyens, qu'il aima comme des frères. Aussi, serait-il épineux de faire ressortir en quelques phrases les particularités de son œuvre.

Récapituler les innombrables circonstances de sa carrière locale, si remplie, incomberait à plusieurs spécialistes, chacun plus ou moins son confrère, son collaborateur ou son disciple. Je ne veux, quant à moi, qu'évoquer des souvenirs offranvillais.

suivirent l'armistice, nous les consacrâmes à l'organisation de festivals pour la jeunesse, impliquant de grosses dépenses comportant la création de rouages nouveaux. Nos ambitions étaient illimitées, un peu trop audacieuses peut-être.

Mais, n'anticipons pas. D'abord, le monument religieux. Lelong, d'accord avec moi, le peintre, s'inspirant des tombeaux de la fin du XVI^e siècle — époque Henri IV —, établit le gabarit du cadre et du soubassement : c'était le premier « Mémorial » de la guerre. Inauguré en grande pompe en l'été 1919, il remporta un succès que je crois légitime, du moins pour ce qui touche l'architecture, et des demandes d'autres projets affluèrent à « La Saulais ». Le style sobre de l'ouvrage, la modicité des devis désignaient Lelong à l'attention de quiconque rêvait d'un monument religieux aux morts, non pas d'un poilu en zinc qui chancelle la main sur le cœur ou la pointant vers l'ennemi. Plus tard, des statuaires, des architectes éminents, prouvèrent que le conformisme d'époque pouvait être rejeté, tout en traitant un sujet rebattu.

Quoique en ces temps déjà lointains la concorde régnât entre Français, malgré l'opposition des tendances que les malheurs, les deuils venaient d'abolir, en politique, ou ce qu'on appelle ainsi... la Municipalité prit l'initiative d'élever un monument « laïque » sur la place de la Foire, proche des écoles, de la mairie et de cette « Salle des Fêtes » dont nous vous entretiendrons tout à l'heure.

Victorien Lelong — oui, toujours lui — allait y parvenir. Il serait de surcroît non seulement l'architecte, mais le peintre décorateur du théâtre d'Offranville, l'animateur des extraordinaires représentations dont les villageois furent gratifiés pendant une dizaine

d'années. Kermesses, cortèges se dérouleraient à l'ombre de nos hêtraies, entre l'église, dont les « esprits forts » n'osent pas franchir le seuil, et le monument « laïque » gardé par des mitrailleuses et autres engins, non plus le poilu fait en série, mais un simple cippe de pierre, d'un galbe grave, austère même, quoique élégant et dépouillé de ces attributs symboliques, de ces colifichets où se plaisent tant d'entrepreneurs de sépultures ou édifices officiels.

L'ingéniosité de Lelong, les connaissances acquises au cours de sa vie mouvementée dans presque toutes les branches de l'art, dépendant de son métier d'architecte, connaissances acquises on ne sait comme, par la lecture, les visites aux musées, mais beaucoup aussi par la pratique ; cette ingéniosité mise au service d'une infatigable complaisance, nous en abusions à Offranville. Il n'est guère de cas où nous n'y eussions recouru, sans scrupule. Conseiller ou exécutant, Lelong se multipliait, s'épuisait, souriant, affable, oublieux de l'heure. Apparaissant soudain au débarqué (il revenait d'un Ministère, avait passé par Lille pour expertiser une propriété ou revoir un devis d'entrepreneur), aussi joyeux, il disparaissait pour sauter dans un autre train. Véritablement, Lelong semblait avoir, entre tant d'autres dons, celui d'ubiquité. Tantôt, aux fins de semaines et durant les vacances scolaires — oh ! que ce mot vacances sonne faux —, mettons plutôt quand il feignait de se délasser au bord de la Scie, sous les saules et les arceaux de roses, nous le surprénions penché sur une épure, au fond de son petit cabanon dénommé studio, tandis que les convives écoutaient de la musique au salon, car sa compagne, chanteuse et pianiste, entourée d'artistes, n'admettait ni le silence ni le repos. Pour la nuit, le fameux « studio » se muait en un dortoir pour des neveux dont d'autres invités occupaient les lits à la maisonnette.